

IX^E LETTRE.

RIGHI-KULM.

À la M^{me}.

C'EST bien des hauteurs du Righi que je vous écris cette fois, Madame; c'est du Righi-Kulm que je date ma lettre; et je voudrais que vous pussiez vous en apercevoir autrement que par cette date même. Mais quoi que je fasse, et quelques ressources que j'invoque à mon aide, je ne saurais vous donner une idée des magnificences dont je viens d'être frappé. Villeneuve a laissé reposer ses crayons, à mesure que nous gravissions la montagne, et j'ai moi-même laissé reposer ma tête, pour n'exercer que mes yeux et mes jambes. Il n'y a point d'art, il n'y a point de parole, qui puisse rivaliser avec l'étendue et la richesse du spectacle qui se découvre à chaque pas des dernières stations du Righi, et surtout au dernier degré de cette montagne, qu'on nomme le *Righi-Kulm*. C'est un panorama de plus de soixante lieues de diamètre, dont les premiers plans, encombrés d'un côté de montagnes colossales, communiquent de l'autre à des enchaînemens de collines sans nombre; dont la circonférence immense embrasse depuis la ligne éblouissante des Alpes du Tyrol jusqu'aux frontières de la France; et dont le centre est semé de villes, de lacs, de villages, avec une profusion qui en devient fatigante. On est étourdi, enivré de cette vue extraordinaire; et, dans le vertige qui vous gagne à la contempler, on se trouve trop à l'étroit sur un plateau assez large pour contenir cent personnes à l'aise. J'ai vu cependant, à cette place où je n'avais pas assez de toute ma tête pour admirer, un *fashionable*, armé d'une longue vue, comme s'il n'avait pas encore assez d'objets à voir, et une *lady* qui, sans rien regarder, couvrait de notes tout un souvenir; et je me suis fait presque un reproche d'avoir aperçu, dans l'immensité de ce spectacle sublime, ces deux ridicules personnages.

Au défaut du Righi même, je dois vous parler de la route que nous avons suivie pour y arriver. A partir de Weggis, le chemin monte d'abord par une pente douce, ombragée par de beaux arbres fruitiers, de noyers et de châtaigniers, qui deviennent de plus en plus rares, à mesure que l'on s'élève, et qui cèdent peu à peu le terrain aux hêtres et aux érables, jusqu'à ce que ces derniers se retirent eux-mêmes devant les sapins. Le chemin passe aussi lui-même par tous les divers degrés de la végétation, et se transforme, pour ainsi dire,

avec la nature. Il devient raide, escarpé et pénible, en proportion de l'élévation du sol, mais sans jamais être dangereux. La route est partout assez large pour rassurer l'œil même au bord du précipice, et assez commode pour être franchie même à cheval. Des rampes ont été établies dans les endroits périlleux; des ponts ont été jetés sur les ravins; la prévoyance suisse a été jusqu'à placer des bancs de repos ou de contemplation, dans les lieux où se découvre quelque beau point de vue, au voisinage de quelque source fraîche et limpide. Je ne désespère pas qu'on ne parvienne, avec le temps, à rendre cette route accessible aux voitures; et tel est le progrès de l'industrie, même en Suisse, qu'on pourrait bien un jour courir la poste sur le Righi; ce qui serait sans doute le chef-d'œuvre de la civilisation.

A peu près à mi-chemin, dans un endroit où la montagne coupée à pic borde un épouvantable précipice, on a bâti, sur une saillie de rocher, l'hermitage de Sainte-Croix. C'est à peine s'il s'y trouve place pour la chapelle et pour le hardi sentier, qui dessine, qui accuse, pour ainsi dire, les formes non moins hardies du roc auquel il est suspendu. Nous fîmes halte, pour prendre un croquis de ce sentier, qui paraît audacieux jusque dans le dessin de Villeneuve. Mais notre ami ne put saisir qu'un des points de l'immense tableau, qui change ici au détour de chaque rocher, et à chaque mouvement de terrain; en sorte que c'est à chaque instant un tableau nouveau qui recommence, ou le même qui varie à chaque pas. Du point où nous étions, déjà considérablement élevés sur la montagne, nous plongions dans le miroir du lac, qui déployait à nos pieds son vaste bassin et ses rives découpées; nous voyions les cîmes voisines de la Jungfrau et jusqu'aux sommets chenus du Saint-Gothard, se dresser déjà au-dessus des montagnes intermédiaires, et s'élançer dans le ciel sous mille formes hardies, sous mille attitudes variées. Nous pouvions, l'œil fixé sur ce tableau, en embrasser l'ensemble, sans être accablés de ses détails; nos yeux se familiarisaient par degrés avec la magnificence de la scène entière; et c'est ainsi que nous nous préparions, à chaque station du Righi, par des aperçus toujours plus étendus et par des jouissances toujours plus vives, à la vue qui réunit tout ce qu'on peut envisager, à l'impression qui réunit tout ce qu'on peut sentir.

Nous passâmes bientôt sur un pont, dont je ne vous dirai rien, Madame, attendu que vous le verrez dans le dessin de Villeneuve. Quelques pas plus loin, nous fûmes arrêtés par une énorme amas de rochers, au pied desquels il faut bien que vous consentiez à vous arrêter aussi vous-même. C'est en quelque sorte le portail colossal, par où l'on passe ici de la région de la verdure, à celle de la stérilité. Jusque-là, le chemin, même suspendu sur des abîmes, même tracé sur des rochers, n'avait point été complètement dépourvu d'ombrage, et la végétation, en se renouvelant sans cesse, n'avait pas paru s'épuiser. Mais ici elle